

"Je crois que je l'aimerai de tout mon coeur"

Le rôle du journal de jeune fille dans la préparation des mariages
(XIX^e siècle, France)

La jeune fille n'aime pas, elle le sent bien, mais elle aimera, sa mère le lui dit : une jeune fille bien née aime toujours l'homme qu'elle épouse ; tel est aussi l'avis du confesseur.

Marie d'Agoult, *Mes souvenirs*

« Quelle affaire que le choix d'un mari ! » s'exclame Claire Pic dans son journal, le 6 avril 1866. Les journaux personnels de jeunes filles, très à la mode dans la seconde partie du XIX^e siècle, montrent cette préoccupation centrale pour les familles bourgeoises : « trouver un parti » dont le profil corresponde aux exigences financières et morales jugées légitimes par la famille. Ces ego documents sont des sources privilégiées pour l'histoire du mariage et du sentiment amoureux. Ils font l'objet d'un intérêt récent au sein des historiens. Depuis quelques années, plusieurs projets d'inventaires se sont développés¹ et de nombreux questionnements ont émergé autour de la place et du statut de ces documents dans les corpus d'histoire². Ce sont les littéraires qui ont d'abord fourni les moyens de cette réflexion en proposant des cadres théoriques³. Ces documents permettent de renouveler les approches sur des thèmes déjà anciens dans l'historiographie, comme le mariage⁴, la famille⁵ et plus généralement la vie privée⁶. Ils autorisent à déplacer le regard et à saisir les vies des personnes par le biais de ce qu'elles en disent elles-mêmes. Dans le contexte plus spécifique du mariage bourgeois dans la seconde partie du XIX^e siècle, les journaux nous donnent le point de vue des jeunes filles, qui ne participent pas au processus de recherche et de négociations qui précède les unions. Il est alors possible de découvrir la manière dont elles vivent ce moment, là où nous étions habitués à analyser le mariage par le biais de regards extérieurs ; celui du romancier⁷, du moraliste⁸ ou du législateur⁹.

¹ La base ecritsduforprive.fr, ou encore la collecte de journaux intimes par l'Association pour l'Autobiographie à Ambérieu.

² Philippe ARTIERES et Dominique KALIFA, *Histoire et archives de soi*, Paris, CREDHESS, coll. « Sociétés et représentations », n° 13, 2002.

³ Georges GUSDORF, *Les écritures du moi*, Paris, O. Jacob, 1991. Philippe ARTIERES, Philippe LEJEUNE et Catherine VIOLLET, *Genèses du « je » : manuscrits et autobiographie*, Paris, CNRS éditions, 2000.

⁴ Maurice DAUMAS, *Le mariage amoureux : histoire du lien conjugal sous l'Ancien Régime*, Paris, Armand Colin, 2004.

⁵ André BURGUIERE et Patrick BEILLEVAIRE, *Histoire de la famille*, Paris, A. Colin, 1986.

⁶ Philippe ARIES, Georges DUBY, Michelle PERROT et Alain CORBIN, *Histoire de la vie privée T.4: De la Révolution à la Grande Guerre / par Alain Corbin ; vol. dir. par Michelle Perrot*, Paris, Seuil, 1987.

⁷ Honoré de BALZAC, *Mémoires de deux jeunes mariées*, Gosselin, Paris, 1841.

⁸ Auguste DEBAY, *Hygiène et physiologie du mariage*, 1866.

⁹ Jacques MULLIEZ, *Droit et morale conjugale: Essai sur l'histoire des relations personnelles entre époux*, Paris, France, Presses universitaires de France, 1987, vol. 1.

J'adosserai ma réflexion à deux journaux personnels¹⁰ : celui de Claire Pic (1862-1866) et celui de Louise Lafargue (1864-1871). Ces deux jeunes filles appartiennent à la même génération : elles ont respectivement quatorze et seize ans quand elles décident de commencer leur journal. Elles sont toutes les deux issues de la bourgeoisie moyenne: Louise est la deuxième fille d'une famille de négociants bordelais ; le père de Claire est médecin obstétricien à Bourg-en-Bresse. Elles partagent un mode de vie organisé autour des pratiques de piété, de visites aux amis et à la famille, et du soin du foyer¹¹. Ces deux journaux constituent des documents particulièrement intéressants pour l'historien car ils sont complets, finis et authentiques. C'est plutôt rare : les ego documents sont fréquemment brûlés ou coupés en raison de leur caractère confidentiel. Par ailleurs, les journaux de Claire et Louise nous offrent deux moments de vie parallèles immortalisés selon les mêmes modalités, autorisant ainsi la comparaison.

Selon Georges Gusdorf, l'écriture est un « mode privilégié de la conscience de soi »¹². Ecrire un événement dans son journal permet de le resignifier, de se le réapproprier et de lui donner une autre valeur à distance du vécu immédiat. L'écriture de soi est une attention à soi. Cela explique le développement de discussions autour de la pertinence de la pratique du journal pour les jeunes filles. En effet, les différentes instances éducatives promeuvent un modèle de la jeune fille fondé sur les valeurs de l'humilité et de l'effacement de soi¹³. Ecrire son journal peut ainsi apparaître comme une manifestation d'orgueil tout autant qu'un désir de se réformer en faisant du carnet un outil pour l'examen de conscience. Le journal est un espace de récapitulation du vécu, de seconde lecture de l'expérience, de reconstruction de cette expérience qui s'inscrit dans un nouvel ordonnancement du monde. Cet espace de discussion – de soi à soi – ou avec le journal quand il devient un interlocuteur (« cher journal ») - peut paraître particulièrement important pendant le « temps de la jeune fille », entre la première communion et le mariage, car il accompagne les changements vécus au fil de ces années.

C'est un moment de mise en place de ce qu'Eva Illouz nomme « régime performatif des émotions¹⁴ » :

C'est-à-dire le régime dans lequel les émotions sont provoquées par des actes et des expressions ritualisés des sentiments. (...) Dans un régime performatif, (c'est à dire ritualisé) des émotions, on ne commence à révéler ses sentiments - et surtout on commence à les ressentir - qu'une fois réalisés les rituels de conduite et leur signification décodée. Nous avons donc affaire à un processus incrémentiel, souvent provoqué par l'utilisation par autrui des signes et des codes amoureux appropriés¹⁵

L'écriture du journal me semble occuper une place importante au sein de ce régime spécifique de l'émotion : il constitue un espace d'intériorisation de la légitimité des « rituels de conduite » Il aide à décoder l'expérience vécue : quelle attitude adopter face au prétendant ? Que signifie le

¹⁰ Conservés à Ambérieu en Bugey, Association pour l'Autobiographie (APA).

¹¹ Le premier ouvrage à avoir décrit ce mode de vie est celui de Bonnie SMITH, *Les Bourgeoises du Nord : 1850-1914*, Paris, Perrin, 1989.

¹² Georges GUSDORF, *Auto-bio-graphie. Lignes de vie 2.*, Paris, O. Jacob, 1990, p. 42.

¹³ Marie-Françoise LEVY, *De mères en filles, l'éducation des françaises 1850-1880*, Paris, Calmann Lévy, 1984, 190 p.

¹⁴ Eva ILLOUZ et Frédéric JOLY, *Pourquoi l'amour fait mal: l'expérience amoureuse dans la modernité*, Paris, Seuil, 2012.

¹⁵ *Ibid.*, p. 64.

comportement de l'entourage ? Il est un outil au service de la construction du sentiment amoureux : l'écriture de l'émotion la rend tangible.

On pourrait ainsi distinguer trois temps du journal qui répondent à trois « moments » précédant le mariage des jeunes filles. Le mariage constitue d'abord un horizon mis à distance par le journal (I), puis il se transforme en journal d'enquête, outil de décodage des comportements de chacun lorsque viennent les premières demandes (II). Enfin, le temps des fiançailles voit le journal devenir un espace de mise en ordre de soi en vue de l'union : il est mis au service de la création du sentiment amoureux (III).

(D)écrire le mariage

Claire et Louise écrivent leur journal alors qu'elles sont encore « jeunes filles », c'est-à-dire pendant la période qui précède leur mariage qui marque l'entrée dans la vie de femme adulte. Les journaux s'achèvent à l'aube de leur vie de femme mariée. Au cours de ces années, le journal est un témoin du mariage des autres : l'écriture accompagne la découverte et l'observation du mariage des sœurs et des amies. Sous leur plume, le statut de femme mariée apparaît peu enviable. Claire écrit :

Et dire que presque toutes les jeunes filles suivent cette destinée, dire qu'un jour vient où il leur faut quitter leurs premières, leurs plus saintes affections de jeune fille, ces affections qu'on ne retrouve plus, il me semble, pour adopter une nouvelle famille¹⁶.

Elle souligne que le mariage est synonyme de l'abandon d'un confort affectif construit tout au long de la vie. Cet abandon est lié au départ de la jeune mariée dans la famille du jeune homme. Le coût affectif du mariage n'est pas symétrique pour les garçons et les filles. Ce sacrifice paraît si lourd que Claire préfère indiquer qu'il est possible d'y échapper : la formulation « presque toutes les jeunes filles » signale à la fois un groupe dans lequel elle ne s'inclut pas, mais aussi une exception possible pour les membres de ce groupe (« presque »). L'attachement à la maison familiale, à la famille, à la paroisse, aux cercles de sociabilité rend la perspective du départ dans une autre famille difficile à accepter. Les réflexions de Claire sont provoquées par les préparatifs du mariage de son amie Laure Trémisot, qu'elle suit avec attention. Elle est convaincue que la cérémonie scellera la fin de leur amitié. L'écriture du journal prépare la séparation en l'inscrivant dans le futur proche ; cela rend peut-être la situation moins douloureuse au lendemain du départ de son amie :

Laure est partie. J'ai vu clairement que c'était une amie perdue pour moi¹⁷

Lorsque le mariage permet aux jeunes filles de rester proches de leur famille, il peut malgré tout être vécu comme une séparation douloureuse. Louise Lafargue évoque souvent le mariage de sa sœur aînée. Marie est mariée à « Alfred » en 1864. Nous la voyons sans cesse en visite chez ses parents, à tel point que Louise note :

Marie est venue passer quelques heures avec nous, et elle était bien peinée de s'en aller encore [...] je comprends bien aussi qu'elle ne doit pas quitter Alfred, même pour maman¹⁸.

¹⁶ Journal de Louise Lafargue, 20 mars 1864.

¹⁷ Journal de Claire Pic, 1er novembre 1865.

¹⁸ Journal de Louise Lafargue, 20 mars 1864.

La fréquence de ces visites est liée aux difficultés d'adaptation de la jeune femme à sa nouvelle vie. Le journal fait entendre les échos d'une mésentente conjugale qui en vient à indisposer le père de Marie lui-même :

Alfred est à Bègles, il est parti ce matin en se fâchant contre sa femme qui se trouvait souffrante et ne voulait pas l'accompagner, mais il ne comprend pas que Marie n'éprouve pas de plaisir chez sa belle mère (...) Hier, j'étais seule près de Papa le soir et nous entendions les instances d'Alfred ; papa s'est écrié : oh ! Que cet Alfred me fait souffrir ! Voir sa femme malade et insister ainsi tandis qu'il devrait être à genoux ! Ah ! J'espère que Dieu m'enlèvera avant que mes autres filles soient en âge d'être établies¹⁹ !

La réaction du père de Louise est révélatrice de sa vision du mariage : il souffre de voir Marie malheureuse et semble considérer que c'est le sort qui attend ses autres filles. Il généralise la situation de son aînée : établir ses filles, c'est accepter de les laisser au bon vouloir de gendres peu attentifs à leur bien-être.

Cette vision négative du mariage se double d'un regard critique sur les négociations qui précèdent les unions. Le journal est d'abord le lieu d'un constat : celui des souffrances possibles liées à la conjugalité. Au fil des pages, des réflexions critiques viennent s'adosser à ce constat : Louise et Claire cherchent à comprendre les raisons de ces unions malheureuses. Les journaux ne relatent pas de conversation à ce sujet. Les conditions de possibilité de telles discussions sont réduites. D'après le modèle de comportement prescrit par les manuels de morale, relayé par les autorités éducatives, le sujet est jugé inconvenant à aborder en société²⁰. L'entourage n'hésite pas à réorienter la conversation lorsqu'elle est jugée malséante. Par ailleurs, les jeunes filles sont rarement seules – et leur courrier est parfois lu²¹. Si les discussions de fond sur le mariage ont pu avoir lieu discrètement, il n'y est pas fait référence dans les carnets des jeunes filles. Dans cette perspective, le journal apparaît comme un espace dans lequel la contrainte est moins lourde : on ne risque pas d'être immédiatement réduite au silence ; la réflexion peut s'y construire plus librement dans le temps de l'écriture. C'est un moyen de prendre du champ vis-à-vis des faits observés. Pour Claire Pic, les modalités de préparation des mariages portent en germe leur échec futur. Elle témoigne d'une clairvoyance et d'une lucidité étonnantes, pour une jeune fille de son âge²², au sujet des règles qui prévalent dans l'organisation des mariages :

Un jeune homme sait que Mademoiselle Une Telle a tant de dot, d'espérances, il se présente. S'il a une belle position, une famille honorable, une réputation passable, la mère, le père l'accueillent bien, sermonnent la jeune fille, lui font apprécier le futur dans une promenade, dans un grand dîner, dans un concert ou ailleurs. S'il a assez bonne tournure il plaît. La mère s'en mêlant, on lui suppose toutes les qualités, on accepte. Alors il faut au plus vite s'occuper du trousseau. Le jeune homme vient de temps à autres faire une visite d'une demi heure à une heure, il apporte un bouquet chaque fois [...] Monsieur est très aimable, galant, empressé, il sait faire à sa future de délicats compliments. [...] Si le hasard est favorable, le mari se trouve bon et rend sa

¹⁹ Journal de Louise Lafargue, 17 avril 1865.

²⁰ M. MARYAN, Gabrielle BEAL et M. MARYAN, *Le fond et la forme : le savoir-vivre pour les jeunes filles*, Bloud et Barral, Paris, 1896.

²¹ Après lecture de sa correspondance, la tante de Claire Pic lui demande de renoncer à l'amitié qu'elle porte à une jeune fille de son entourage.

²² Cette connaissance fine des modalités du mariage bourgeois peut paraître surprenante. Claire a peut-être eu accès à des lectures ou des conversations de manière plus libre que ses camarades, sa mère étant morte quelques années plus tôt.

femme heureuse. Mais combien de fois doit il arriver que, la connaissance de deux caractères venant petit à petit, il se trouve des dissentiments, des dissidences de goût, d'opinions, de jugements, de sentiments qui seront vingt fois par jour des coups d'épingle pour l'un et l'autre. [...] 19 fois sur vingt les choses se passent ainsi. Nos stupides usages interdisent aux jeunes filles de chercher à mieux connaître celui auquel elles doivent être vouées aussi intimement et aussi de s'en faire connaître²³.

Claire évoque les pressions parentales et la rapidité des négociations, trop hâtives pour permettre au jeune homme et à la jeune fille de faire connaissance. Cette méconnaissance est pour elle la principale source de l'échec des mariages. La mauvaise entente conjugale serait ainsi jouée dès les prémices. Devant ce constat, Claire et Louise évoquent l'éventualité d'un avenir hors mariage, autour de deux projets, ne pas se marier ou devenir religieuse. Ces deux états offrent la possibilité de rester à proximité de leur famille – et d'éviter un mariage qui les effraie. La célibataire est pourtant une figure repoussoir²⁴ largement diffusée par la littérature²⁵. Cette condition paraît cependant préférable à celle d'épouse. Entrer en religion est une autre solution envisagée : Claire et Louise connaissent et apprécient les religieux de leur entourage ; c'est un univers qui leur semble familier. Le discours sur l'avenir s'infléchit lorsque parviennent les premières demandes en mariage : il n'est dès lors plus fait mention de ces projets « alternatifs ».

L'écriture du journal à l'époque de la demande en mariage : une « seconde lecture de l'expérience²⁶ »

L'écriture occupe une place nouvelle dans la vie des jeunes filles : il devient le lieu d'une « seconde lecture de l'expérience » dans un contexte où elles subissent les demandes en mariage sans avoir la possibilité de jouer un rôle actif dans les négociations. Le journal devient le théâtre de la conscience, aux prises entre expression et construction d'une individualité, aspirations personnelles et normes collectives et sociales, devoirs dus à l'entourage. Le journal de Louise traduit cette tension. Elle ne connaît pas le jeune homme dont sa mère lui parle le 18 avril 1870 :

Je suis si troublée que je ne sais si je pourrai longtemps écrire. Et pourtant tout est si silencieux et si paisible autour de moi que je devrais être calme aussi. Voilà que le rossignol vient de commencer ses jolis chants si doux ; j'entends le cor de chasse au son duquel j'aime tant à m'endormir, le soir ; maman et mes sœurs dorment près de moi et je suis restée seule, seule, triste et troublée profondément. Avant dîner, Maman est venue me demander si j'aurais de la répugnance à épouser un négociant de la rue de la Rousselle, un jeune homme de 24 ans, élève des jésuites ; bon chrétien et fort riche. Les larmes me sont venues aux yeux et mon cœur s'est serré bien fort. J'avais si peu, si peu envie de me marier depuis quelque mois, et quoique je ne désire guère rester vieille fille, me marier si tôt, avec un inconnu, avec celui-là, malgré mes 21 ans, cela me fait mal au cœur. [...] Quel est-il ? Que sera-t-il ? Cet inconnu auquel on me propose d'unir ma vie ? Est-il bon ? Est-il chrétien ? Est-il intelligent ?²⁷

Ce projet de mariage est mené par son oncle prêtre qui essaie de la convaincre en lui faisant valoir les qualités de ce fils d'une famille de négociants « intelligent, doux, instruit, chrétien ». Elle est

²³ Journal de Claire Pic, 26 août 1865.

²⁴ Gabrielle HOUBRE, *La discipline de l'amour: l'éducation sentimentale des filles et des garçons à l'âge du romantisme*, Plon, Paris, 1997, p. 233.

²⁵ Honoré de BALZAC, *La vieille fille*, Paris, Werdet, 1837. L. COUAILHAC et Henry MONNIER, *Physiologie du célibataire et de la vieille fille*, Paris, J. Laisné, 1841.

²⁶ Selon l'expression de Georges Gusdorf.

²⁷ Journal de Louise Lafargue, 18 avril 1870.

maintenue dans une méconnaissance totale des tractations ; elle ignore jusqu'au nom du jeune homme. Le 11 juin voit se jouer une partie de cache-cache qui n'est pas du goût de Louise : l'entourage des jeunes gens essaie de faire en sorte qu'ils puissent s'apercevoir mais ils se manquent à plusieurs reprises. La jeune fille écrit ses réticences. Ses attentes et ses exigences concernant son futur mari sont en décalage avec les préoccupations de sa famille. Elle place au premier plan la vertu du jeune homme :

Je le veux bon chrétien, c'est là mon plus cher vœu, mais même ce vœu rempli, je ne peux consentir à passer ma vie auprès d'un homme dont l'éducation ne serait pas la mienne, dont le peu d'intelligence me ferait souffrir²⁸.

Sa famille, de son côté, privilégie la situation professionnelle et patrimoniale. Le prétendant est un « négociant » « fort riche » : l'idée de l'entourage de Louise est probablement de conforter la fortune et la position des Lafargue par une alliance avec une autre famille de négociants, dans un contexte de fragilité lié à la disparition du père de Louise en 1869. Celle-ci recherche une union des âmes plutôt que des fortunes et cette harmonie passe par le partage de la piété catholique. Ce désir est produit par l'éducation catholique que les jeunes filles reçoivent : à l'externat pour Louise, à domicile pour Claire, mais aussi lors de réunions de jeunes filles pieuses. Le mariage fait l'objet de développements, ainsi que l'amour : le clergé insiste sur l'idée que les sentiments des époux sont le reflet et le prolongement de l'amour de Dieu. L'amour filial et conjugal sont des devoirs rendus à Dieu. Il est intéressant de noter que cette question de l'amour et de l'émotion ne semble pas abordée ailleurs que dans le contexte religieux. Le clergé encourage l'émotion religieuse et use volontiers d'un vocabulaire qui appartient au champ lexical de l'amour²⁹. Les attentes des jeunes filles peuvent apparaître en décalage avec celles des familles. Consciente de la réaction et des répugnances de sa fille, la mère de Louise ne paraît pas pour autant lui laisser plus de liberté. Le souci du bonheur de Louise n'est nulle part visible dans le journal, malgré les confidences de cette dernière à sa mère, pas plus que la prise en compte de ses aspirations à une entente fondée sur l'union des âmes. Pour la mère de Louise, « c'est la famille qui choisit les prétendants et l'avis des femmes n'est que le reflet et prolongement de ce[lui] de son environnement social proche. Les sentiments d'une femme pour un homme naissent avec l'opinion que les autres exprimaient au sujet de celui-ci³⁰ ». On peut émettre l'hypothèse d'un changement de génération : les années 1860 sont au cœur du renouveau du catholicisme en France. La bourgeoisie est largement revenue dans les Eglises après la coupure révolutionnaire et laisse à nouveau à l'Eglise le soin d'élever ses filles. Les parents ont donc été beaucoup moins imprégnés des discours religieux sur l'amour que les jeunes filles, ce qui produirait ce décalage entre les désirs des familles et les aspirations de leurs filles.

Ecrire devient pour Louise un moyen de dénouer les fils de ses pensées, entre conscience de la pression familiale et aspirations intimes :

²⁸ *Ibid.*

²⁹ Voir GERARD CHOLVY, « « Du Dieu terrible au Dieu d'amour » : une évolution dans la sensibilité religieuse au XIX^e siècle », in *Transmettre la Foi XVIe-XXe*, Paris, 1984, pp. 141-154. Voir aussi Agnès WALCH, *La spiritualité conjugale dans le catholicisme français (XVIe-XXe siècle)*, Paris, Cerf, 2002.

³⁰ Eva ILLOUZ et Frédéric JOLY, *Pourquoi l'amour fait mal*, *op. cit.*, p. 61.

Je veux être raisonnable. Je n'ai pas le droit de ne pas l'être, si la volonté de Dieu s'est manifestée d'une façon évidente, je l'accomplirai. Oh, il me donnera la force d'accomplir mes nouveaux devoirs et de donner à mon mari l'affection et le dévouement qu'il aura le droit d'attendre³¹.

Elle élabore une véritable casuistique, remettant sa décision dans « la volonté de Dieu » « manifestée de façon évidente ». Mais quels sont les critères d'une telle évidence ? Le journal est alors le lieu de l'examen de conscience, révélant au sujet ses contradictions. Louise tente de justifier à l'avance un éventuel refus, tout en inscrivant dans le futur la nécessité de sa soumission, dans un langage légaliste (les « devoirs » et le « droit »). Le journal constitue l'espace de l'examen de conscience tout au long des événements qui précèdent le mariage. Un autre prétendant se manifeste finalement le 17 juin et Louise relate aussitôt l'épisode dans son cahier :

Suis-je enfin fixée et pourrais-je enfin reposer ma pauvre tête et mon cœur agité depuis deux mois ? Deux mois demain en effet que Maman me parlait pour la première fois de M. BLANCHET et presque jour pour jour aujourd'hui elle me fait part de la demande de M. DUBRUEL³².

Louise tient son journal de façon très irrégulière, le laissant de côté pendant des mois entiers. Or, elle confie immédiatement à son carnet la scène vécue l'après midi du 17 juin : elle enregistre son soulagement et résout le problème qu'elle exposait un peu plus tôt dans les pages. Ecrire a un effet sur la réalité vécue :

Le transfert du vécu à l'écrit n'est pas le simple décalque d'une donnée immédiate de la conscience, perçue en transparence, dans l'innocente nudité de son être, un redoublement où le sens premier demeurerait intact³³.

Le journal récapitule le vécu³⁴ : elle replace la nouvelle demande dans une chronologie ordonnée, redonnant du sens à des événements qu'elle avait le sentiment de subir depuis la première demande.

Le journal de Claire Pic témoigne d'une situation très différente : son père projette de la marier à un jeune homme qu'elle connaît depuis longtemps, Adolphe Dufour. Bien avant 1866, date de la demande, elle évoque à plusieurs reprises des promenades et dîners avec la famille Dufour. La jeune fille semble avoir une idée du projet d'union : bien avant les premières discussions à ce sujet, Adolphe Dufour est « Monsieur A. » puis « X », par volonté de discrétion. L'attitude d'Adolphe montre qu'il est déjà au courant du projet de mariage qu'il a peut-être même initié : il cherche à la séduire et lui manifeste des marques d'intérêt et d'affection. Il reste auprès d'elle pendant les promenades, lui demande une photographie, ... Cela indique qu'il a déjà du obtenir l'accord des deux familles, sans quoi ses initiatives seraient jugées inconvenantes. L'ensemble de l'entourage de Claire est informé de ce projet de mariage bien avant qu'il lui en soit dit un mot : le confesseur de la jeune fille lui-même, loin de décourager les premiers émois qu'elle lui confie, l'autorise à envisager un avenir avec Adolphe, à condition qu'elle surveille étroitement son imagination. Comme l'écrit Gabrielle Houbre, « en cas de réticences, il n'était pas rare que la mère fasse appel au confesseur de la jeune fille³⁵ ». La place du confesseur dans les discussions avec les jeunes filles est visible dans

³¹ Journal de Louise Lafargue, 11 juin 1870.

³² Journal de Louise Lafargue, 17 juin 1870.

³³ Georges. GUSDORF, *Lignes de vie I I*, Paris, Jacob, 1991, p. 41.

³⁴ Jesus CAMARERO, *La théorie de l'autobiographie de Georges Gusdorf*, Asociación de Profesores de Francés de la Universidad Española, 2008.

³⁵ Gabrielle HOUBRE, *La discipline de l'amour, op. cit.*, p. 228.

les deux journaux : les prêtres n'hésitent pas à intervenir directement dans les discussions³⁶. Le journal révèle une dissymétrie dans la maîtrise de l'information entre les jeunes filles et leur entourage. Il devient alors un « journal d'enquête » qui cherche des indices, recoupe des conversations et observe des comportements dans le but de comprendre ce qui se trame. Le manque de transparence place Claire dans une situation inconfortable au fil des jours et des initiatives d'Adolphe : comment y répondre en ne sachant pas exactement quel est le statut de chacun dans la relation ? La situation se dénoue au cours d'une promenade lorsque la tante de Claire lui révèle qu'Adolphe est amoureux d'elle depuis longtemps :

Cette après-midi, grand-mère et ma tante sont venues. Comme l'autre jour déjà, ma tante me propose une promenade. J'accepte. Nous prenons la route de Lyon ; nous causions assez gaiement, quand un peu plus loin que le Madeleine, ma tante me dit : « Maintenant je vais aborder un sujet plus sérieux. Je suis chargée d'un message pour toi... de la part d'un jeune homme ». Mon cœur battit violemment et je devinai tout. (...) J'abrège et passe bien des détails. M. Dufour nous trouve bien jeunes tous les deux, mais il a assez de confiance en nous pour penser que nous saurons attendre une année³⁷.

On attend d'avoir l'accord formel de Claire pour que la demande puisse avoir lieu. Mais on pense son accord acquis à ce moment là : la tante évoque immédiatement des contraintes « techniques » comme leur âge ou la vie future qu'ils mèneront. Le ton est sensiblement différent du journal de Louise Lafargue. Dans le cas de Claire, la tante indique qu'elle est chargée d'un message d'amour de la part d'Adolphe – c'est par là que débute la conversation entre les deux femmes alors que la mère de Louise ne lui fournit que des informations objectives (le métier, la richesse). L'organisation des mariages et la communication avec la jeune fille sont des affaires de femme : ce sont les mères, grand-mères et tantes qui transmettent les informations et observent les réactions³⁸. Ce mode de fonctionnement est si profondément ancré que Claire souligne à plusieurs d'ailleurs l'impossibilité d'échanger avec son père au sujet de son mariage, tant sa gêne est grande.

Les deux diaristes n'ont aucune prise sur leur avenir au moment où il se décide et se dessine : le journal permet de ressaisir activement les événements subis ; le journal accompagne une attente qu'il transforme en projet.

L'écriture du journal au temps des fiançailles : l'apprentissage de l'amour

Le temps des fiançailles voit le journal devenir un espace de mise en ordre de soi en vue de l'union. La préparation du mariage implique des bouleversements considérables dans la vie des jeunes filles. Le fiancé est de plus en présent ; cela modifie le quotidien et introduit de nouveaux questionnements, par exemple autour de la juste distance à observer à l'égard du promis. C'est l'ouverture d'un horizon nouveau : celui du mariage. Le journal devient un lieu d'élaboration du « projet » conjugal, de réflexion sur les devoirs futurs qu'il faudra respecter ; il est le support d'un

³⁶ Journal de Claire Pic, 6 novembre 1865 : « Alors M. Morel changea de manière de voir et parut trouver tout naturel et même désirable que je m'attachasse à ... Il me dit que tout paraissait indiquer le doigt de Dieu et que Dieu était bien bon pour moi. »

³⁷ Journal de Claire Pic, 6 janvier 1866.

³⁸ Gabrielle HOUBRE, *La discipline de l'amour*, op. cit., p. 249.

exercice de négociation et d'assimilation des normes. Tous ces changements redoublent la fonction d'ordonnement du monde et de l'expérience occupée par l'écriture dans la vie des jeunes filles.

L'écriture accompagne la naissance de l'émoi amoureux, voire autorise son émergence. Le journal est un poste d'observation de soi et de ses sentiments. Certains passages font l'anatomie de la naissance de l'émotion : le carnet est outil d'exploration de ses potentialités amoureuses. Louise évoque son amour pour son fiancé Louis Dubruel :

Pourtant, je peux le dire et me l'avouer, jusqu'ici je regardais presque comme un crime de même le penser, je crois que je l'aimerai de tout mon coeur, plus que tout sur la terre³⁹.

Comme je vais l'aimer ce cher petit mari que le bon Dieu me donne et comme je vais faire mon possible pour lui créer une douce petite vie si bien remplie de travail et d'amour qu'il n'aura plus rien à désirer⁴⁰.

Le journal est le premier témoin de la naissance de l'émoi et donne une réalité tangible au sentiment car il est le support qui permet de le nommer : « je peux le dire et me l'avouer ». Désormais formulé, le sentiment devient réel : l'écriture est performative et inscrit au présent et au futur (« je vais l'aimer », « je l'aimerai ») l'émoi amoureux par le biais d'un véritable acte de foi (« je crois »). L'écriture formalise une réflexion sur les conditions de la construction l'amour qui apparaît façonné par les circonstances et ...la nécessité. Il est possible de le faire naître même là où il existe des répugnances initiales ; Louise indique qu'elle aurait fini par aimer son autre prétendant si elle n'avait pas eu le choix :

S'il avait fallu j'aurais apporté dans mon union avec celui-là un dévouement sans bornes, l'affection serait venue ensuite et depuis le jour où on me l'a proposé j'ai chassé loin de moi toute autre pensée et Dieu aidant je serais arrivée à ne plus penser qu'à lui. Mais quand aucun sacrifice n'est nécessaire cela vaut mieux⁴¹.

L'amour ne peut naître qu'après de la déclaration de celui de l'autre. D'après Eva Illouz, au sein ce régime de performativité des émotions,

La gradation de l'engagement affectif était soigneusement contrôlée et devait respecter des séquences rituelles connues de tous. Dans cet ordre amoureux ritualisé, les émotions suivaient les actes et les déclarations (ou leur étaient étroitement concomitantes) mais n'en étaient pas, au sens strict du terme, la condition préalable⁴².

Claire décrit ce processus dans son journal :

Je suis étonnée d'écrire de semblables choses. Je ne me serais jamais laissée aller à accepter, à causer, à chercher presque de semblables pensées pour quelqu'un que j'aurais moins connu et surtout surtout (*sic*) sans savoir des opinions et des projets de ma famille ce que je sais. Puis il y a là une si longue connaissance et une si rare préparation⁴³.

Elle insiste sur l'importance de la réciprocité :

³⁹ Journal de Louise Lafargue, 20 juin 1871.

⁴⁰ Journal de Louise Lafargue, 27 juin 1871.

⁴¹ Journal de Louise Lafargue, 20 juin 1871.

⁴² Eva ILLOUZ et Frédéric JOLY, *Pourquoi l'amour fait mal*, op. cit., p. 64.

⁴³ Journal de Claire Pic, octobre 1865.

Il y a eu beaucoup de fierté dans ma crainte de m'attacher à X. Je ne pouvais accepter la pensée que j'aimerais un homme qui ne se soucierait pas de moi. Les questions d'amour propre disparaissent si j'espère être aimée, cela change beaucoup⁴⁴.

Ce n'est donc pas l'idéal romantique de la passion amoureuse qui prévaut ici. Les jeunes filles n'aspirent pas à l'épanchement spontané, à l'émotion instinctive qui pourrait naître d'une rencontre. Le sentiment amoureux se construit, se prépare et s'étudie – il est une construction longue et non un donné, et l'écriture joue un rôle central dans cette construction. Cette façon d'envisager l'amour, à rebours de l'émotion romantique, est le produit du discours éducatif et d'apprentissages tirés de la fréquentation d'une littérature édifiante dédiée aux jeunes filles à marier, qui cultive la méfiance à l'égard du sentiment⁴⁵.

L'élaboration de cette image d'elles en « fiancée amoureuse » est la première étape vers la projection dans une autre image : celle de la future épouse. La nouveauté de ce statut crée des difficultés : il est désormais permis, voire encouragé de manifester son affection à un jeune homme, ce qui constitue une rupture complète avec les habitudes acquises tout au long de l'éducation. Le journal exprime les tensions qui se nouent autour des corps et de la proximité physique. L'entourage des jeunes filles semble maintenir un flou au sujet de ce qui est autorisé pendant cette période d'entre-deux. Le journal retrouve alors sa place de « journal d'enquête », participant au décodage de normes implicites avec lesquelles Louise et Claire se débattent. Il est plus que jamais le lieu de l'examen de soi, du contrôle spirituel et moral. La peur du péché guide le choix des événements racontés par Louise. A l'issue d'un moment passé avec son fiancé Louis, celui-ci lui embrasse l'épaule alors qu'elle s'apprête à partir. Elle ne s'en rend compte que le surlendemain lorsque le jeune homme lui demande si elle en a parlé à son confesseur. Cela fait naître une véritable panique : s'étant confessée la veille, elle n'a pas pu raconter l'épisode au prêtre ; le journal fait alors office de confession de remplacement :

Je viens d'avoir un grand moment de trouble et c'est encore mon pauvre Louis qui en est cause. Tout à l'heure, je lui ai dit que j'ai été me confesser aujourd'hui. Ses yeux se sont fixés sur moi et il m'a demandé : Avez-vous dit à votre confesseur que je vous ai embrassée avant-hier ? Ces mots m'ont fait froid au cœur. M'avez-vous vraiment embrassée, ai-je dit ? Mais oui, avant-hier soir. J'ai baissé les yeux et je suis devenue triste et rêveuse. C'était donc vrai. Je me souviens qu'avant-hier, je l'accompagnai dans le vestibule pour prendre ma capeline, il m'entoura de ses bras et posa ses lèvres sur mon épaule, je sentis bien qu'elles effleuraient mon cou, j'ai été contrariée et je me suis éloignée aussitôt, tout en me fiant à sa promesse je croyais fermement qu'il ne l'avait pas fait exprès, et le moment passé je n'y ai plus pensé et je n'ai pas songé à en parler à Maman et à M. Buchon. Sa demande de ce soir m'a bouleversée. Il l'a donc fait exprès et il a cru que je l'approuvais, que je permettais. J'étais si tourmentée pour lui et pour moi que mon trouble paraissait au-dehors et qu'il essayait en vain de me rassurer. « Ma petite Louise, disait-il, allez demain chez l'abbé Buchon, il vous consolera, vous rassurera, allez-y ma petite Loulou⁴⁶. »

En l'absence de règles clairement établies, qui permettraient à Louise de tranquilliser sa conscience, le moindre rapprochement physique est vécu comme une épreuve⁴⁷. Les règles ne semblent

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ Georges GUSDORF, *La découverte de soi.*, Paris, Presses universitaires de France, 1948, p. 244.

⁴⁶ Journal de Louise Lafargue, 8 juillet 1871.

⁴⁷ Gabrielle HOUBRE, « Les influences religieuses sur l'éducation sentimentale des jeunes filles », in *Foi, fidélité, amitié en Europe à la période moderne: mélanges offerts à Robert Sauzet T. 2*, Tours, Université de

formulées qu'a posteriori, par deux autorités : la mère et le confesseur. On peut aussi relever l'écart qui existe entre l'attitude de Louise et celle de son fiancé : la liberté qu'il prend suggère une indifférence probable à l'égard des normes morales dictées par la religion. Claire Pic est elle aussi aux prises avec cette question de la distance entre les corps. Elle charge son amie Eugénie de dire à Adolphe d'être moins démonstratif. Les jeunes hommes adoptent un comportement beaucoup plus libre : ils n'ont pas intériorisé de la même manière les principes moraux et religieux qui structurent l'éthique des jeunes filles à l'égard des corps. Leurs manifestations d'affection paraissent admises par leur entourage ; on ne trouve pas trace en tout cas d'un quelconque questionnement autour de gestes inconvenants. Claire et Louise hésitent à aborder cette question du corps désirant et désirable ; jusqu'à présent, les journaux évoquent le corps seulement lorsqu'il est souffrant. Cette hésitation se traduit par des silences ou demi-silences. Claire évoque à demi-mot sa crainte d'être embrassée, ou en tout cas sa peur que des fiançailles prolongées avec Adolphe provoquent un rapprochement physique trop étroit avant l'union officielle :

Aujourd'hui j'ai compris et défini nettement un des inconvénients de ma position qui m'effrayait vaguement depuis peu. C'est si délicat que cela ne peut s'écrire. C'est fait de rien avec peu de choses au fondement, et cependant cela ne doit pas être négligé au vu de certaines éventualités qui, j'en suis intimement persuadée, ne se présenteront pas, mais pourraient se présenter. Et même sans rien redouter, mieux vaut encore la ligne de conduite que j'adopte : j'ai la conscience assez délicate, je désire éviter des doutes, des scrupules, des troubles toujours pénibles et inquiétants⁴⁸.

Si la place du corps ne fait l'objet que de commentaires très allusifs, la conjugalité future est par contre au centre des réflexions qui émergent sous la plume de Claire et Louise. Elles disposent d'un modèle de la « bonne épouse » dans lequel elles essaient de se projeter : leurs journaux montrent leur désir de se conformer à la norme conjugale sans cesse répétée et reformulée au cours de cette période de leur vie, par un entourage soucieux de leur apprentissage. Certains espaces de sociabilité semblent particulièrement dédiés à cet encadrement. Lors d'une réunion d'Enfants de Marie⁴⁹, Louise a écouté un sermon commentant les écrits pauliniens sur les femmes et rapporte la phrase d'un prêche du prêtre : « La douceur acquise et chrétienne est le plus beau joyau d'une femme ». Les retraites d'Enfants de Marie sont l'occasion de mettre l'accent sur des aspects particuliers du modèle de féminité : la dignité et la gloire des femmes sont dans leur virginité ou leur maternité. Le clergé joue un rôle particulier dans la diffusion du modèle de l'épouse dévouée et obéissante, notamment par le biais de la confession et de la direction de conscience. A partir des fiançailles, l'écriture devient un outil d'identification au modèle. Claire et Louise se proposent de suivre un programme dont le contenu est tiré de leurs apprentissages :

Je tâcherai de faire à mon mari un petit intérieur doux, calme et aimable où il se retrouvera toujours avec bonheur. Je tâcherai d'être toujours bonne, patiente et dévouée, le dévouement caché c'est encore l'humilité⁵⁰.

Le statut du journal évolue au cours de ces mois ; il est de moins en moins « personnel ». Jusqu'à présent, les journaux n'étaient pas lus par l'entourage des jeunes filles ; en tout cas, il n'en est pas

Tours, 1995. Sur la différence entre les fiançailles catholiques et protestantes, voir aussi Gabrielle HOU BRE, « Demoiselles catholiques et misses protestantes: deux modèles éducatifs antagonistes au XIXe siècle », *Bulletin - Société de l'histoire du protestantisme français*, 2000, vol. 146, n° 1, pp. 49-68.

⁴⁸ Journal de Claire Pic, 26 mars 1866.

⁴⁹ Réunions de jeunes filles qui constituent une élite pieuse autour de pratiques de dévotions mariales.

⁵⁰ Journal de Louise Lafargue, 27 juin 1871.

fait mention bien qu'il soit d'usage que les cahiers circulent entre les amies. Après l'annonce des fiançailles, Adolphe demande à pouvoir lire le journal de Claire. Elle ne paraît pas particulièrement surprise par la demande mais évoque sa gêne. Elle finit par souscrire à sa demande : « l'intimité » du journal est désormais définie par le partage avec son fiancé et l'intime n'est plus synonyme d'individualité et de secret. Cette évolution est visible dans la matérialité même du journal de Claire : Adolphe y ajoute des annotations, et le carnet devient le support d'un jeu de séduction entre eux :

Il y a une question que je voudrais résoudre, c'est celle-ci : « Puis je passer cinq minutes sans penser à M.A. directement ou indirectement ? » Je penche pour la négative.

[Annotation d'Adolphe :]

Je profite tout de suite de la permission qu'on m'accordera plus tard pour dire qu'il y a longtemps que j'ai résolu la question par la négative absolue⁵¹.

Un espace privilégié d'attention à soi se transforme en lieu d'apprentissage de l'effacement de l'individualité, effacement qui se matérialise dans l'intrusion concrète d'une autre plume dans les lignes. Le journal mime la dépossession de soi provoquée par le mariage. On retrouve à plusieurs reprises cette idée d'oubli de soi dans la conjugalité :

C'était aujourd'hui le grand jour ; Marie s'est mariée ce matin, elle a cessé de s'appartenir, elle doit sacrifier ses goûts, ses habitudes, ses plaisirs, aux goûts, aux habitudes, aux plaisirs d'un autre⁵².

Je veux sentir que nos deux vies sont si mêlées l'une à l'autre que nous ne vivions plus que comme un seul... Je mettrai beaucoup du mien, afin qu'il n'ait presque rien à faire, de mon côté je veux par ma tendresse active et dévouée, par l'égalité de mon humeur, l'abnégation de ma volonté, la déférence pour ses moindres désirs, rendre sa vie si agréable et si douce qu'il trouvera dans son ménage un charme mille fois préférable à toutes les distractions du dehors. J'aimerai ce qu'il aimera, ses chers parents, à qui il ne sera pas difficile de porter une affection toute filiale ; ses frères, ses amis, j'aimerai tout à cause de lui et pour lui⁵³.

Se marier, c'est délaissé tout ce qui fait de soi un individu : c'est entrer dans une entité, le couple – et les sacrifices consentis par les hommes et les femmes ne sont pas symétriques. L'obéissance et le renoncement à soi sont des devoirs féminins. Ici, le journal sert à se réapproprier les discours entendus en les reformulant et en les inscrivant dans le futur proche de la vie de Louise.

Peu enthousiastes à l'idée de se marier, Claire Pic et Louise Lafargue se rallient cependant au destin choisi par leurs familles. L'écriture accompagne et infléchit ce processus : le journal est un outil de réflexivité au service du ressaisissement de soi dans le sens attendu par l'entourage. Il aide à mettre en adéquation les espoirs des familles et les aspirations des jeunes filles à l'égard du mariage. Il construit l'émotion amoureuse, qu'elles jugent nécessaire bien que le sentiment ne préexiste pas aux fiançailles. L'écriture du journal est une nativité de la pensée⁵⁴ mais bien aussi du sentiment. Il aide à devenir soi, un nouveau soi : une fiancée, une épouse. Il structure et façonne l'intériorité de la future mariée⁵⁵. Dans cette perspective, écrire le mariage, c'est se prescrire un

⁵¹ Journal de Claire Pic, 27 février 1866.

⁵² Journal de Louise Lafargue, 25 novembre 1867.

⁵³ Journal de Louise Lafargue, 8 juillet 1871.

⁵⁴ Jesus CAMARERO, *La théorie de l'autobiographie de Georges Gusdorf*, op. cit.

⁵⁵ Eva ILLOUZ et Frédéric JOLY, *Pourquoi l'amour fait mal*, op. cit., p. 64.

comportement, retranscrire son expérience, réinscrire l'union dans un projet personnel. C'est peut-être ce rôle paradoxal du journal personnel qui provoque son interruption et sa disparition dans les semaines qui suivent le mariage. Préparant la jeune fille à devenir la moitié d'un couple, l'aidant à devenir une épouse dévouée, obéissante et peu soucieuse d'elle-même, l'écriture efface l'une des conditions même de l'existence du journal intime : l'attention à soi.

« Cela ne signifie pas que les hommes et les femmes n'avaient ni intériorité ni émotions, mais plutôt qu'une telle intériorité était structurée éthiquement, déterminée par les questions relatives à ce qu'ils devaient faire, et qui ils devaient chercher à être »